L'ABEILLE.

GAZETTE OFFICIELLE DE LA VILLE ET DE L'ETAT
IMPRIMÉE PAR JÉROME BAYON.

"Il faut que l'UNION soit conservée."

VENDREDI MATIN, 16 OCTOBRE 1835.

Le feu a éclaté hier soir, dans un des magasins dépendant de la maison à étages située à l'encoignure des rues de la Levée et de la Douane. Malgré les secours donnés par les pompes on n'a pu sauver la maison : elle est devenue la proie des flammes. Quatre magasins ont été consumés ; ils appartenaient l'un à MM. Kennedy et St. Clair, dans lequel le feu se déclara, le second à MM. H. & W. Hopkins, le troisième à MM. Bernuzy et Duflibo et le 4e. à M. J. Allen. Dans l'un de ces magasins, il se trouvait une certaine quantité de poudre dont l'explosion soudaine, a produit une telle frayeur parmi les personnes présentes que la foule en se retirant a renversé plusieurs individus au nombre des quels se trouvait M. Ferdinand Percy qui, à ce que nous avons appris a eu la cuisse cassée. Il paraîtrait également qu'un homme dont nous ignorons le nom, voulant sauver un jeune enfant qui allait devenir la proie des flammes, s'est élancé avec lui d'une fenêtre du premier étage, et dans sa chûte il s'est brisé une jambe. L'enfant s'est retiré sain et sauf. Voilà les seuls accidens dont nous ayons eu connaissance.

FATAL EFFET DE LA PEUR.

Hier, à une heure de l'après midi, un nègre appartenant à M. Wm. Nott, ayant été conduit à la geole pour y recevoir la correction d'une faute qu'il avait probablement méritée, s'est échappé de la main de la personne qui le retenait, et s'est enfui vers la levée. A la requête du maître, un homme de la garde de ville se mit à la poursuite du fugitif en criant en anglais et à plusieurs reprises: "stop him". [arrêtez-le] Le malheureux voyant qu'il était impossible de continuer sa route sans être arrêté et reconduit à la geole, s'est précipité dans le fleuve vis-à vis le navire *Louisiana*. Trois fois le malheureux est reparu sur l'eau, et trois fois il semblait implorer les secours des personnes qui se trouvaient présentes à ce triste spectacle. Mais bientôt, épuisé de fatigue, il disparut entièrement. Nous nous trouvions par hazard sur la levée, lorsque ce malheur eut lieu, et nous ne pouvons que faire l'éloge de quelques matelots du navire Louisiana qui ont fait tous leurs efforts pour sauver la victime. Nous pouvons aussi affirmer que l'homme de la garde qui poursuivait le nègre a témoigné de grands regrets au moment de l'évènement.

Nous avons commis une erreur en annonçant dans notre No. d'hier que la navigation du canal de Barataria était ouverte depuis le Mississipi jusqu'au bayou Lafourche. Nous nous sommes mépris dans le rapport qui nous a été fait. Il paraîtrait qu'il n'y a que la première section du canal d'achevée, celle qui part depuis le fleuve jusqu'au lac des Ouatchas. L'autre section est commencée et sera bientôt terminée.

LE MEXIQUE ET LE TEXAS.

D'après les préparatifs que font et le gouvernement général de Mexico et les habitans du Texas, il paraîtrait assez probable que les hostilités entre cette colonie et les troupes de Santa Anna ne tarderont pas à commencer. Le signal de la guerre est partout donné. Sur tous les points de l'intérieur de la république des levées d'hommes sont commandées; et si nous sommes bien informés, la ville de Bejar est le point de ralliement sur lequel se porteront toutes les forces de l'armée dictatoriale. D'un autre côté les Texiens prennent les mesures les plus efficaces pour résister à l'attaque dirigée contre eux.

Ces mesures, jointes à l'enthousiasme que leur inspire la justice de leur cause, devront leur assurer les honneurs de la victoire et hâter la chûte de l'homme audacieux qui veut se faire proclamer par un Congrès corrompu et par des *Ayuntamientos* salariés Empereur du Mexique et maître absolu de huit millions d'hommes libres.

Il était réservé au peuple du Texas de jouer un grand rôle dans la révolution qui, tôt ou tard, devait s'operer sur toute la surface du territoire mexicain. Le moment est enfin arrivé où ce peuple va remplir la noble mission qui lui est confiée et faire disparaître à jamais de ce malheureux pays le *régime infâme des bayonnettes* et le pouvoir illimité d'un chef militaire. Les Mexicains eux mêmes sont fatigués depuis long-tems du joug qui pèse sur eux. Depuis l'époque de leur indépendance combien de vexations n'ont-ils pas souffert de leurs différens présidens! Que de guerres civiles que de soulèvemens populaires, que de proscriptions, que de sang versé, que de pillages, et tout cela pour satisfaire l'ambition et à la cupidité des chefs de la République! Nous ferons cependant une exception en faveur du gouvernement de Victoria qui n'a jamais commis aucun des excès auxquels se sont livrés les divers autres gouvernemens qui ont succédé à celui-là. Depuis le règne de ce vertueux citoyen, les droits de la nation ont été constamment foulés aux pieds par la force armée et par les chefs indignes qui la commandaient. Pedraza, nommé président par le vœu du peuple, est rejeté par les troupes, et Guerrero leur idole est élevé au pouvoir suprême. Bustamente, vice président profite de la fortune qui lui sourit un moment; il s'empare de Mexico pendant que Santa Anna combattait et repoussait les troupes Espagnoles dans les plaines d'Altamira, renverse et fait fusiller Guerrero comme usurpateur, et se constitue de son autorité privée le chef par intérim de la république. Plus tard, Santa Anna venge le meurtre de Guerrero. Bustamente est forcé de fuir et d'abandonner au vainqueur de Tamaulipas les rênes du gouvernement. Faut-il ici parler des meurtres des persécutions des infamies commises sous ces différens règnes? Faut-il retracer les horreurs auxquelles ont donné naissance et le fameux plan de Montano et la conspiration de Cuernavaca et la révolution de Mexico et la guerre civile de 1833 dans laquelle l'illustre et Malheureux Mier y-Teran pour ne pas tomber vivant entre les mains d'un vainqueur insolent et sans pitié, se donnait lui-même la mort, tandis que les lâches officiers de son armée le trahissaient et allaient servilement courber la tête devant les serviles chaînes qui leur étaient offertes. Tant de crimes impunis, tant d'attentats portés à la souveraineté nationale recevront à la fin leur juste récompense. Le peuple du Texas libre et indépendant fera connaître aux despotes de Mexico que leur règne est passé et que désormais la constitution et les lois sont les seules puissances qui doivent gouverner l'Amérique du Nord depuis l'isthme de Darien jusqu'au fleuve St. Laurent, de l'un à l'autre Océan. L'exemple que donne le Texas sera promptement suivi par les autres Etats circonvoisins.

Nous apprenons déjà que dans la ville de Matamoros le peuple pensant se déclare en faveur des principes constitutionnels. Il n'a point encore arboré l'étendard de la guerre; mais il n'attend pour le faire que le moment où le combat commencera entre les troupes du gouvernement et les colons. Nous savons que la désertion règne dans les rangs de Cos: que son corps d'armée qui se composait d'abord d'environ huit cents à mille hommes ne compte plus qu'une centaine de soldats, et c'est avec ce faible détachement qu'il compte marcher sur San Fernando de Bejar, et triompher d'une phalange de héros citoyens disposés plutôt à mourir que de voir leurs droits méconnus, leur indépendance foulée aux pieds et leurs fortunes arrachées par les satellites du despotisme.

Nous avons cependant de fortes raisons de croire que Cos ne sera pas sur Bejar que se porteront les forces de Santa Anna. Nous pensons que la marche effectuée par les troupes sous les ordres de Cos n'est qu'une ruse de guerre pour attirer sur les bords de la rivière San Antonio l'armée du Texas, de telle manière, qu'il sera facile à Santa Anna d'opérer un débarquement sur les côtes de la baie de Galveston et peut-être même à Brassoria, et de là, marcher sur San Felipe qui sera sans doute désignée comme le théâtre de la guerre. Nous sommes d'autant plus disposés à croire que ce plan de campagne sera embrassé avec empressement par Santa Anna, qu'il lui offrira le seule chance possible de couper toutes communications entre les Texiens et les Etats-Unis, soit par terre, soit par mer. En effet les bâtimens du gouvernement bloquant tous les ports de la côte du Texas, depuis la passe de l'Aranjuez, autrement dit Aransao, jusqu'à la baie de la Sabine, et les troupes occupant les endroits guéables de la rivière Trinidad et les deux chemins principaux qui conduisent à San Felipe, l'un venant de Natchitoches à Nacogdoches, et l'autre, des Opelousas à Liberty, Santa Anna réussirait peut-être à disséminer les forces du Texas et à rendre impossible la jonction avec les renforts volontaires arrivant des Etats-Unis du Nord.

Pour peu que le général en chef de la république ait une idée de la configuration du territoire, pour peu qu'il sache quels sont les secours que peuvent fournir les habitans du Texas, de la Louisiane et des autres Etats de notre Union, quelque légère connaissance qu'il ait de la topographie du pays où il compte entrer avec son armée, il verra bien que c'est la seule marche à suivre pour avoir une chance de succès. D'ailleurs les Etats de Mexico, Michicagan, Puebla, Vera-Cruz, Queretaro, Guanajuato, San Luis Potosi, Jalisco et Zacatecas dans lesquels il forme son armée sont trop éloignés du théâtre de la guerre. Ils sont entrecoupés de trop de chaînes de montagnes et semés de trop grandes distances pour qu'il soit présumable que Santa Anna expédie des différens corps d'armée pour le Texas soit par la route de Durango, soit par celle de Saltillo ou par les autres chemins de l'intérieur. Les points de ralliement seront donc à Tamaulipas et Vera Cruz et c'est de là qu'il se transportera par mer sur les points que nous avons désignés; Brazoria et Galveston.

D'après ces considérations, nous pensons que les Texiens agiraient prudemment et s'assureraient tous les avantages possibles en concentrant leurs forces dans les environs de San Felipe de manière à empêcher le débarquement des troupes de S. Anna sur les côtes de Galveston et de Brazoria, et pour mieux s'assurer des communications faciles par les chemins de Nacogdoches et de Liberty. De crainte de surprise, ils feraient bien néanmoins d'établir des quartiers d'observation sur les routes qui conduisent à Bejar en passant par Jonzalez, et à Galiod, anciennement la Bahia.

Nous émettons cette opinion que nous croyons assez fondée par la connaissance que nous avons nous-même acquise de la topographie du Texas. Les hommes de l'art, au reste, pourront méditer sur ces faibles observations que nous ne faisons que par l'intérêt que nous inspire la cause que nous soutenons.

D'après ce que nous avons dit, il semblerait donc de toute nécessité de défendre les côtes du Texas dans les endroits qui offrent un débarquement facile. Pour prévenir ce débarquement il faudrait placer la plus grande partie des forces de la Colonie sur les côtes de la mer: il faudrait également, et nous nous adressons ici à ceux que cela concerne, faire croiser quelques corsaires bien armés depuis la baie de la Sabine jusqu'à celle d'el Espiritu Santo. Ils défendraient la colonie contre toute descente que pourraient tenter les troupes de Santa Anna.

Un navire de l'Inde récemment arrivé à Londres, a apporté au roi d'Angleterre quelques petits présens du roi d'Oude. Les petits présens entretiennent l'amitié, dit un vieux proverbe; or, on sait que les proverbes sont la sagesse des nations. Cette sagesse, il paraît, est parvenue dans les grandes Indes: car voici S. M. le roi d'Oude qui envoie à S. M. le roi d'Angleterre un bois de lit, ou, pour nous épargner les coups de férule et les cancans, le cadre d'un lit tout en or massif, une table de nuit du même métal, deux fauteuils en argent massif, et divers autres meubles de la même *étoffe*, le tout richement embossé de perles et de diamans. Ce n'est pas tout: S. M. d'Oude a envoyé à S. M. Britannique deux éléphans, deux chevaux arabes et deux buffles nains, les plus mignons du monde. Les éléphans sont encore très petits, n'ayant atteint que leur douzième année; l'un est mâle, et l'autre est femelle, et tous deux ont leurs domestiques richement habillés dans le style oriental. Les buffles nains sont de la taille d'un petit cochon de lait, et sont la plus belle, la plus curieuse et la *plus rare paire d'animaux qu'on ait vue en Europe.*

LA GUERRE.—Quel horrible tableau nous représente le court paragraphe suivant! Que de sang versé! Combien de trésors employés pour faire entr'égorger les hommes! Une nation bien certainement devrait tout sacrifier, excepté la liberté et l'honneur, pour le maintien de la paix.

"Depuis l'an 1000 il y a eu 24 guerres différentes entre la France et l'Angleterre, 12 entre l'Angleterre et l'Ecosse, 8 entre l'Angleterre et l'Espagne et 7 entre l'Angleterre et divers autres pays. Pendant les 100 dernières années l'Angleterre a eu six guerres à soutenir, dont voici les résultats:—1ère. guerre terminée en 1697, a coûté à l'Angleterre 21,500,000 livres sterling—100,000 ont été égorgés et la famine en a fait perir 80,000.

2e. guerre commencée en 1702 lui a coûté 45,000,000 de livres sterling. On ignore le nombre des victimes.

3e. Guerre commencée en 1739 a englouti 48,000,000 liv. sterling. On ne peut calculer le nombre des victimes.

4e. Guerre commencée en 1756 a coûté 111,000,000 de livres sterling, et a détruit 250,000 hommes.

5e. Guerre, la guerre d'Amerique, commencée en 1775: a coûté à l'Angleterre 139,000,000 sterling. On évalue le nombre des victimes à 2,000,000 d'hommes.

6e. et dernière guerre commencée en 1793 a englouti la somme énorme de 750,000,000 liv. sterl., et parmi toutes les nations belligérantes on suppose qu'il a dû perir plus de 3,000 000 d'hommes.

A la fin de la guerre de 1697 la dette nationale de l'Angleterre était de 21,500,000 livrés sterling—A la paix de 1815, cette même dette montait à la somme prodigieuse de 1,050,000,000 sterling, ou 4 milliards de piastres.

La corvette des Etats-Unis *Vandalia* est partie de Pensacola le 10 octobre pour croiser aux îles du vent.—Nous apprenons que toute l'escadre doit se réunir dans un des ports des Antilles, peut-être Saint-Barthélemy, vers la fin de novembre, pour y recevoir les ordres du commodore Dallas. Il est probable que toute l'escadre sera de retour à Pensacola vers la fin de décembre.

La goëlette de guerre des Etats-Unis *Grampus* est arrivée à Norfolk, le 23 du mois dernier, venant de la Havane, et ayant fait ce voyage dans le court espace de quatre jours et demi.

RESULTAT DES EXPERIENCES FAITES AUX ANTILLES.

Le *Washington Globe* publie l'extrait suivant d'une lettre d'un des plus respectables habitans de Kingston, Jamaïque.

" Grâces aux mesures impolitiques de nos tyrans de la *mère-patrie* relativement à leurs colonies occidentales, celles-ci sont à présent si complètement ruinées que, si le roi et le parlement voulaient maintenant débarasser de toute entrave notre commerce avec les Etats-Unis, et que, pour cela, ils supprimassent les droits énormes qui pèsent sur nos produits il ne serait plus temps. Les colonies sont ruinées, perdues! et avant peu, suivant toute apparence, les nègres resteront les seuls habitans, les possesseurs de toutes les Colonies anglaises.

NOUVELLES DU CHILI.

Le navire *Courrier*, capitaine Cash, arrivé à Bedford, rapporte que les tremblemens de terre sont, depuis quelques temps, continuels au Chili, ce qui a réduit les malheureux habitans de, presque toutes les villes et villages à la dernière détresse. Presque toutes les maisons sont détruites; hommes femmes et enfans sont sans abri et exposés jour et nuit aux pluies froides de la saison. Toutes les vingt-quatre heures on entend et on éprouve régulièrement deux secousses de tremblement de terre accompagnés de détonnations semblables à celles du canon.

L'opinion générale est que la ville de la conception, si toutefois il doit exister encore une telle ville, sera rebâtie sur un autre terrain. On estime qu'il en coûterait davantage pour déblayer les rues de la ville détruite, enlever les décombres pour rebâtir, que de former une nouvelle sur un nouveau terrain.

Cependant, le capitaine Cash rapporte, qu'en faisant route pour Talscahuans, avec une bonne brise, tout à coup, son navire reçut un choc épouvantable qui fit tout trembler à bord. Il crut avoir touché et ordonna précipitamment de sonder et d'armer les pompes. Mais on trouva douze brasses d'eau et la pompe étanche. Il fut alors convaincu que la secousse qu'il avait éprouvée ne pouvait être que le résultat d'un violent tremblement de terre.

Chevaux et mulets—Le nombre de ces animaux qui traversent Nashville pour être conduits au Sud est presque incroyable. M. Payne le receveur du peage au pont de cette ville a compté que dans le mois dernier [du 17 août au 17 septembre] il en était passé *trois mille deux cent trente*, dont la valeur, terme moyen, peut être portée à cent piastres, ce qui fait trois cent vingt trois mille piastres.

Un maître d'école dans l'Etat de l'Ohio vient d'être mis en jugement pour polygamie. Ce petit Sultan avait légitimement épousé *seulement douze femmes.*

Une statue en bronze de J. J. Rousseau, faite par Pradier, vient d'être placée en grande cérémonie sur la grande place de Genève. Le prix de cette statue a été payé par des souscriptions auxquelles le clergé lui même a pris une très grande part. L'Espagne aussi vient enfin d'élever une statue à Cervantes. Cette statue est de bronze et est l'œuvre du célèbre sculpteur Espagnol, Antonio Sola. Elle a été placée à Madrid sur la place Santa-Catalina.

FRANCE.

On s'occupe depuis plusieurs jours d'une brochure publiée en Angleterre sous ce titre: *La France, la Russie, l'Angleterre et la Turquie*, et attribuée à un homme qui aurait acquis, dit le traducteur français, par un long examen et des expériences personnelles, une connaissance parfaite des lieux et des choses dont il parle.

La presse de l'opposition et la presse ministérielle ont fait un accueil à peu près semblable à cette publication. Le *Journal des Débats* en a présenté l'*analyse* à ses lecteurs dans une série d'articles qui ne sont que la reproduction plus ou moins servile des opinions de l'écrivain anglais. Nous voulons aussi faire connaître dans quelles vues cette publication a été faite, et nous y réussirons mieux par une citation textuelle que par une analyse.

Le but de l'écrivain anglais est de prouver à ses compatriotes qu'il est plus intéressé que l'Angleterre elle-même à empêcher que la Russie n'obtienne, par la possession de la Mer-Noire et de l'Asie-Mineure, ces deux clés qui ont *inséparable*, un moyen assuré de faire traverser l'Angleterre jusque dans son empire des Indes.

Voici comment s'y est pris le publiciste anglais, aux applaudissements de la presse ministérielle, qui cependant ne peut pas vouloir faire courir au gouvernement du 7 août les chances d'une guerre avec la Russie.

Nous n'analysons pas, nous transcrivons:

"Un diplomate distingué, représentant d'une des grandes puissances, a dit, pendant la crise qu'avait occasionnée la complication des affaires belges: "Pourquoi toutes ces alarmes? Pas une amorce ne sera brûlée en Europe pour l'indépendance belge. C'est dans l'Orient que l'Europe trouvera son champ de bataille."

"Oui, chaque jour voit s'accumuler de nouveaux évènemens qui rendent cette vérité plus évidente. Ceux qui dirigent la politique européenne deviennent chaque jour plus convaincus que la solution de nos futurs embarras est en Orient, et que la question turque est plus qu'une question européenne; que, partial les questions européennes, c'est la première de toutes.

"En France, c'est une idée assez vague, que les intérêts des puissances à l'Angleterre demandent la conservation de la Turquie; en Angleterre on pense, au contraire, que c'est la France qui y est principalement intéressée. Nous supposons pouvoir que ces seules peut ces deux puissances y ont un égal intérêt, mais que chétif en outre le seul point où elles puissent combiner leurs forces pour soutenir et conserver les intérêts communs."

Ceci est une politique toute nouvelle en Angleterre. La situation actuelle de l'Europe, sa carte, sa distribution en coalitions différentes; le rapport qui existe entre les forces de ces coalitions diverses, sont le résultat de la réconciliation soudaine que les intrigues de l'Angleterre amenèrent, en 1813, entre la Porte et la Russie. Sans cette réconciliation, la Russie était perdue. Mais on a lieu de croire qu'après avoir vaincu l'empereur Alexandre, Napoléon lui aurait généreusement rendu ses états, à la condition d'une alliance pied à pied contre l'Angleterre. L'Angleterre aima mieux voir alors la Russie puissante faire un pas de géant de géant vers les Dardanelles, et la France tomber sous le soulèvement de l'Europe entière. Un projet se conçoit aujourd'hui à la France de s'armer, au profit de l'Angleterre, contre les conséquences d'un état de choses que l'Angleterre a voulu et fait, et pour la réalisation duquel elle s'est ruinée.

"De tout temps, ce fut un besoin pour la France de s'opposer à l'agrandissement de la Russie. Il en serait toujours ainsi quand même Charles X remonterait demain sur le trône par l'appui de la Russie. Les intérêts de la France sont et ont été de tout temps unis à ceux de la Turquie. Que pourrait-elle donc gagner à un accroissement de la puissance russe obtenu aux dépens des Turcs?

"Quand l'Autriche et la Pologne servaient de près la Turquie, Louis XIV envoya deux cent mille hommes en Allemagne pour rétablir l'équilibre. Toutes les fois que la Russie menaçait cet empire, les ingénieurs et les officiers français instruisaient les Turcs, établissaient parmi eux des écoles, élevaient des batteries, et s'employaient constamment d'offrir tous les services que les Ottomans, intractables alors, condescendaient à accepter. Lorsqu'on partagea la Pologne, la France était gouvernée par une maîtresse de Louis XV. Mais alors la France était une monarchie despotique; elle avait avec la Russie des principes sociaux communs, quoiqu'elle lui fût opposée par ses intérêts politiques. Depuis 1793, la France a changé de position: elle adopta alors des principes qui extirpent cet *esprit* de son propre sein les intérêts, les rangs et les opinions qui avaient précédemment formé la base de son gouvernement, et qui aujourd'hui encore servent de fondement gouvernemental à la Russie, à la Prusse et à l'Autriche. Voilà de vrais motifs d'hostilité, inhérens, pour ainsi dire, à l'existence même de ces gouvernemens, et cette hostilité ne peut cesser tant que la France offrira un côté vulnérable, tant qu'un seul de ces gouvernemens possédera des moyens d'agression pour l'attaquer.

"La Russie devint le centre de l'alliance qui, à deux reprises, renversa Napoléon, et quoique, quant à ses propres moyens, elle n'y ait contribué et n'ait pu y contribuer que très faiblement, elle dirigea néanmoins le mouvement comme le vrai représentant des principes qui réunirent la coalition contre la France, principes exposés aujourd'hui à de violentes attaques dans les états de ses alliés, et qui ne restent invulnérables et tout puissans que chez elle seule.

"Ce ne sont pas les hommes d'état seulement qui peuvent apprécier sous ce point de vue la position hostile de la Russie. Deux fois déjà les Cosaques ont bivouaqué sur les bords de la Seine."

Les Cosaques n'étaient pas seuls, les Anglais y étaient aussi, et l'or anglais avait alimenté toutes les coalitions contre la France, depuis la rupture du traité d'Amiens. Certes, s'il eût convenu à l'Angleterre que la France possédât les limites du traité d'Amiens, qu'elle conservât toute la rive gauche du Rhin; qu'elle eût Ostende et les bouches de l'Escaut; que son patronage s'étendît sur la Hollande, l'Italie, l'Espagne; certes alors Constantinople n'était parfaitement garantie contre les empiétemens de la Russie; la Russie n'était pas la première puissance continentale, elle n'était pas même la seconde; c'est l'Angleterre qui a fait d'Alexandre, empereur de Russie, l'agamnon de la sainte-alliance; c'est la faction anglaise à laquelle appartient visiblement l'auteur du nouvel écrit dirigé contre la Russie, qui a voulu que tous les intérêts communs des aristocraties et des monarchies d'Europe acceptassent la suprême direction de la Russie, et se personnifiassent dans l'empereur Alexandre. Et aujourd'hui on ose nous dire que la Russie est à la veille de nous enlever, comme puissance navale, le second rang, ainsi que l'Angleterre nous a déjà ravi le premier! On ose nous reprocher de voir avec indifférence les progrès de la Russie, et de ne pas de mesurer la portée de ses *entreprises actuelles* avec cette souveraine sûreté cette infaillible prévoyance qui distinguent les hommes d'état anglais! Oui, tout ce qu'on voit en Angleterre nous le voyons en France; mais nous n'accusons pas la Russie de ses progrès, et nous ne reprochons à ceux qui, en haine de la France, ont mentis à leurs principes et à leur origine révolutionnaire, en soldant contre la civilisation française ce qu'on appelle aujourd'hui la barbarie moscovite.

"La France, accablée par toute l'Europe, et épuisée par l'ambition désordonnée de son chef, cessa pour un moment d'alarmer les puissances du Nord. Mais elle reprit en 1813 sa menaçante attitude de 1793. Cependant, les puissances du Nord ne coururent pas aussitôt aux armes (et peut-être ont-elles eu tort); mais l'expérience leur conseilla un autre moyen d'agir, moyen d'autant plus conforme aux circonstances que l'insurrection de la Pologne, quelques mouvemens et quelques mécontentemens en Allemagne, leur avaient fait sentir d'avance leur faiblesse réelle et la nécessité de dompter d'abord toute velléité de soulèvement dans leur propre pays, avant que de combiner ensemble tous leurs moyens pour une guerre d'extermination qui, une fois allumée, doit *immanquablement* étendre son incendie avec une violence et une fureur dont l'histoire n'aura jamais présenté d'exemple. Comme naguère, c'est la Russie qui est encore le centre, l'âme de la nouvelle alliance, basée sur le besoin commun de détruire les principes français.

"L'Autriche et la Prusse tiennent à la Russie, puisqu'à chaque heure elles ont à craindre quelque soulèvement dans leurs propres états: contre l'un et l'autre danger, la Russie est leur seul refuge. Celle-ci, de son côté, puisant ses motifs de sécurité dans les distances qui la séparent du reste de l'Europe, ainsi que dans le climat et la pauvreté de son pays préparé et provoque une crise dans laquelle les diverses puissances de l'Europe épuisent leurs forces et finiraient par s'entre détruire. A l'effort *commun* que font l'Autriche et la Prusse d'absorber les petits états d'Allemagne, la Russie concourt et la France réalise; nouvelle et double cause de leur dépendance vis à vis de la Russie, qui peut également, et favoriser leurs desseins et balancer l'influence qui leur est hostile. Et que serait aujourd'hui la Russie sans la rivalité de la France et de l'Angleterre? Que serait elle sans la guerre que se livrent le libéralisme et le despotisme? Ces conflits, qui l'ont agrandie dans le passé, sont encore *nécessaires à ses agrandissemens* à venir. Et comme c'est la France qui, en définitive, est l'objet de toutes les coalitions des cabinets alliés, c'est donc à elle de veiller à ce que de nouvelles acquisitions n'ajoutent rien à leurs forces, et en n'est plus ici une question d'influence politique ou commerciale; il s'agit de munitions qu'on introduirait dans une forteresse ennemie, des renforts qui entrent dans le camp ennemi à la veille même du combat.

"Dans cet état de réelle hostilité, de quelle conséquence ne serait il pas pour l'alliance du nord de s'emparer de toutes les ressources de l'empire turc! La Russie devient dès lors invulnérable; quelques milliers d'hommes suffisent pour garder ses frontières de l'est et du midi; elle peut tourner toute son attention vers l'occident. En peu d'années, elle aura double et triplé ses revenus; le commerce de l'Europe passera dans ses mains, et tout le matériel qui alimente les arsenaux français se trouvera sous son contrôle; elle lancera une *flotte formidable* dans la Méditerranée, et, dans trois ou quatre ans, elle peut posséder une marine supérieure à celle de la France. Le commerce et l'influence française seront aussitôt para yzés dans une mer qui jusqu'ici lui appartenait, et la Russie pourra à toute heure débarquer ses Cosaques sur les rivages de l'Italie ou de l'Espagne pour y appuyer les factions et les principes qui à présent même, donnent tant d'inquiétude à la France. Une réaction s'ensuivrait en Belgique et en Allemagne; *en France même*, les factions intérieures se réveilleraient bientôt. Toutes ces conséquences deviendraient plus qu'évidentes aussitôt que la Russie se montrerait fortifiée dans les Dardanelles. Alors viendrait le jour de mettre à exécution les plans si soigneusement élaborés par les trois cabinets, et d'étouffer en France, par une troisième occupation, cet esprit qui leur inspire une si grande terreur.

"L'Angleterre, aujourd'hui l'alliée de la France, le sera-t-elle alors? Pourra-t-elle envoyer des flottes et des armées à son secours? Evidemment non. Quelque soit sa sympathie pour la France, l'Angleterre ne saurait désormais s'engager dans une guerre continentale, et certainement cette lutte sera enfermée dans les limites du continent.

"Si telles doivent être les conséquences de l'occupation de la Turquie, n'est ce donc pas pour la France une question d'existence? Quand même la réalisation de ces conséquences serait plus ou moins différée, en sont elles moins vraies? La vie d'une nation ne se compte pas comme celle d'un individu, par les grains de sable que renferme une clepsydre. La vie d'une nation repose dans ses principes, dans son système; celui de la France est déjà sérieusement compromis, et quelques pas encore faits par la Russie décideraient irrévocablement de son sort."

Il ne faut pas se moquer de nous, en voulant nous persuader de l'impossible. Qu'une troisième restauration en France soit la conséquence obligée de la conquête de Constantinople par les Russes, qu'il nous faille trembler pour Marseille, pour Toulon, pour nos colonies d'Afrique, si la Russie dominait sur le droit, c'est une absurdité; et pour paralyser entre les mains de la Russie, quant à nous, du moins, le surcroît de force qu'elle pourrait acquérir par une si importante prise de possession, nous ne demanderions qu'une chose: ce serait que l'Angleterre n'intervînt dans la lutte en aucune façon, ni pour ni contre. Encore aujourd'hui, comme il y a trente ans, comme il y a deux siècles, et quelques changemens qui soient survenus dans les conditions de l'équilibre européen, par les agrandissemens de la Russie, la France sortira victorieuse de toute guerre continentale dans laquelle il lui sera permis d'agir à la fois sur terre par ses armées et en mer par ses escadres. Que l'Angleterre ne se charge pas de nous enlever la mer pendant que la Russie, la *Prusse* et l'Autriche nous disputeraient le continent, et toute coalition qui *entreprendrait de restaurer la légitimité en France sera* chétive et se repentira. Les véritables sentimens de l'auteur de la brochure, à notre égard, nous les voyons dans la brochure; à notre égard, nous voyons dans cette déclaration, si naïvement explicite, que *dans le cas où la guerre provoquée par les usurpations de la Russie prendrait un caractère politique, l'Angleterre évidemment ne pourrait plus être l'alliée de la France.* C'est parce que cette évidence nous frappe que nous ne concevons pas qu'on nous propose d'engager en commun aujourd'hui une lutte qui, *évidemment*, nous serait condamnés à terminer seuls et que peut être nous allons du jour et de la circonstance pourraient essayer de clore plus vite en se tournant contre nous.

"La flotte actuellement sous voile, avec un déplacement de vingt mille hommes de troupes, décidérait définitivement et en trois mois la question turque en faveur de la France; tous les obstacles européens seraient aussitôt aplanis. Le coup de grâce serait donné aux carlistes et aux révolutionnaires français, et on rendrait le repos à la Péninsule et à la Belgique, où la Russie, à l'aide des puissances avec lesquelles *elle frapperait*, s'est efforcé jusqu'ici d'attirer l'attention de la France, pour la détourner de son vrai champ de bataille, où elle n'aurait qu'à se montrer pour vaincre, et où elle devait hâter de se montrer, dès qu'elle comprendra une fois ses véritables intérêts.

Le coup de grâce serait donné aux révolutionnaires français! La voilà prise sur le fait la pensée véritable et fondamentale de l'écrivain anglais. On sait bien que l'avilissement des Dardanelles par la Russie, loin d'être une cause de *ruine pour le principe révolutionnaire français*, lui fournirait une raison décisive de briser les entraves qui le retiennent, et que, loin de voir une deuxième restauration à Paris on verrait se produire en France, une seconde série d'enfantemens révolutionnaires. Voilà le danger qu'on veut détourner; et ce n'est pas à la France qu'on s'adresse, c'est à la politique du 13 mars, au gouvernement juste milieu: on lui demontre que s'il ne se hâte d'entrer dans les vues de l'Angleterre; que si l'alliance prétendue ne tente pas d'effrayer la Russie et de sauver le gouvernement turc par quelque démonstration énergique, il arrivera des complications qu'une nouvelle révolution en France aura seule le pouvoir de détourner. Nous ne nous étonnons plus que cet écrit a été si fort du goût du *Journal des Débats*, qui voudrait que la politique du 13 mars eût la vertu de se perpétuer par l'application d'un système de politique extérieure, inutile, s'il était possible, de Richelieu et de Louis XIV. Le *Journal des Débats* prêche en vain, et n'obtiendra de la nouvelle politique dynastique que de traîtres réminiscences des turpitudes diplomatiques de la régence.

Ce qui nous montre encore mieux que l'Angleterre, en nous convient à réunir notre marine à la sienne pour défendre la *nationalité ottomane*, est surtout préoccupée des craintes qu'elle devrait concevoir pour son commerce en Orient et sa puissance aux Indes si les Dardanelles étaient subitement fermées par la Russie.

"Les intérêts de l'Angleterre ne sont pas moins impérieux. Si la politique unit les cabinets du Nord contre la France, leurs intérêts commerciaux les unissent contre l'Angleterre. Ceux-ci demanderait de longs développemens. Qu'il nous suffise de dire, pour le moment, que des pays qui consomment annuellement pour trente millions de produits anglais, se trouveraient sous le contrôle de la Russie, et seraient par conséquent gouvernés par son tarif commercial, non pas tel qu'il est aujourd'hui, mais tel qu'il serait quand on n'aurait plus aucun *ménagement à garder*. Et que n'aurait on pas à craindre pour l'état intérieur de l'Angleterre, si jamais elle était forcée de subir une considérable diminution dans ses exportations? Mais le mal ne s'arrêterait point à ces effets directs du tarif de la coalition; il y aurait une influence inévitable sur les tarifs des deux Amériques. Et les relations commerciales nouvellement projetées, sans parler de celles qui existent déjà avec la Turquie seule, ne sont elles donc d'aucune importance? Est il donc indifférent pour l'Angleterre de voir mûrir des projets de communication directe avec les Indes par le territoire turc? Déjà le Danube est navigable, des canaux vont l'unir avec d'autres rivières de l'Autriche, et avec celles de la Bavière, de la Prusse et de la Russie, et par conséquent rien ne sera plus facile que d'établir une communication directe entre les districts manufacturiers de l'Allemagne et les marchés de la Turquie, de la Perse, de l'Egypte, de l'Arabie et de l'Inde elle même. Convient-il à l'Angleterre de souffrir que la liberté du commerce soit abolie dans la seule partie de l'Europe où elle existe? Lui convient-il qu'un empire dont l'existence est basée sur la liberté du commerce soit absorbé par la puissance la plus restrictive qu'on connaisse? Lui convient-il qu'une telle puissance s'empare du point le plus important pour le commerce du monde? Lord Chatan n'avait pu apprécier tous ces motifs: ils n'existaient point de son temps, car la fiscalité de la Russie n'était pas encore aussi développée, et cependant il disait avec la plus profonde conviction: "Avec une homme qui ne voit pas les intérêts de l'Angleterre dans la conservation de l'empire ottoman, je n'ai pas à discuter."

"Pendant que les trois cabinets complotent d'abord le démembrement de la Turquie pour prévoir ensuite, comme la Gazette de Saint Pétersbourg s'est déjà hasardée à nous en faire la menace "marcher par Constantinople sur Paris", ce n'est pas avec moins de confiance qu'ils se partagent en sapin le commerce de la Grande Bretagne.

"Du moment où les Dardanelles seraient occupées, toute l'importance des possessions anglaises du Levant disparaîtrait aussitôt. Elles n'ont de la valeur qu'autant le temps que la Turquie est maîtresse de ce passage. Mais que la Russie s'en empare, et elles ne seront plus d'aucune utilité, elles deviendraient même bientôt à charge à l'Angleterre, vu la nécessité d'une observation fatigante et coûteuse, qui ajouterait par trop à ses embarras intérieurs.

"Mais encore, sur ce point, la Russie a d'autres vues que ses alliés. Nos possessions dans l'Inde, devons-nous combattre pour elles sur le Dniéper, à la tête de toute la nation musulmane, ou bien seuls sur les bords de l'Indus, à Bagdad ou en Perse, lorsqu'on y suscitera des insurrections sur nos derrières, et lorsque la Russie sera maîtresse de la Turquie et de la Perse? Dans la mer Noire, l'Angleterre ne saurait compter sur l'appui de la France. Maîtresse de la Turquie, elle rompt l'alliance de l'Angleterre et de la France par le fait même de son inutilité, elle attaque les intérêts et l'influence de l'une et de l'autre séparément, et sans qu'elles puissent se prêter assistance.

"En attaquant sur le champ la Russie, au contraire, la France et l'Angleterre soulèvent contre elle la nation des Ottomans, prêt aussitôt à l'indépendance tous les sujets mécontens qu'elle a conquis depuis 1774, neutralisent des alliés serviles obséquieux aujourd'hui: l'Angleterre obtient alors la coopération de l'Angleterre, impossible sur l'Indus; la France obtint la coopération de l'Angleterre, impossible sur le Rhin; l'esprit conquérant de la Russie, qui tourmente et menace tous les points de l'Europe, est étouffé: ses drapeaux sont arrêtés dans leur mouvement progressif sur une ligne de plus de mille lieues, de la Vistule à l'Araxe; son pouvoir est détruit en Europe, en face à jamais détournée de l'Est et du Midi."

On voit bien pourquoi la coopération de la France ne pourrait pas être offerte à l'Angleterre sur l'Indus. Il suffit de l'absence de tout intérêt matériel pour la France dans ces pays, ou l'Angleterre, enrichie de nos dépouilles, dispose d'un personnel militaire et d'un matériel de guerre énorme. Mais pourquoi la coopération de l'Angleterre ne pourrait-elle nous être offerte sur le